

sans les mutiler, comme on taille en tous sens un polype, sans le blesser ni le faire mourir. » — Seulement, l'auteur s'est montré, cette fois, plus avare que d'habitude d'une marchandise dont il regorgeait jadis. Si l'intérêt est encore présent, l'esprit a presque fait défaut. Plus, un seul de ces traits qui, dans le *Domino noir*, la *Part du Diable*, les *Diamants de la Couronne*, arrachent encore, à la centième représentation, un sourire au parterre le plus blasé. C'est véritablement user de trop de galanterie envers le compositeur, que de renoncer ainsi volontairement à partager avec lui l'attention du public.

M. Auber, on le sait, n'a pas besoin de ces ménagements ; il ne les avait surtout jamais réclamés de M. Scribe, et semblait, au contraire, s'animer de son esprit, s'inspirer de sa piquante finesse. La partition d'Haydée est, pour nous, une nouvelle preuve de la réalité de cette influence ; seulement, elle se serait manifestée, cette fois, dans un sens tout différent de celui qui a valu à la plus féconde des collaborations tant et de si beaux triomphes. Sans contredit, l'opéra que nous venons d'entendre contient de délicieuses phrases, des accompagnements originaux ; l'orchestration en paraît même plus suivie, plus constamment étudiée que celle de mainte œuvre du même maître. Mais, l'impression générale, toute flatteuse qu'elle serait pour un débutant, n'a pas atteint le niveau auquel le doyen de nos compositeurs doit être habitué. Cette entraîante vivacité d'allure, cette couleur étincelante qui débordait à chaque instant de la palette, ce qu'enfin on nomme à juste titre le *genre d'Auber*, nous ne l'avons ici retrouvé que par intervalles. — A part une assez jolie entrée de hautbois, l'ouverture rappelle, à s'y méprendre, les classiques mélodies de solfège, signées Pleyel, Berbiguier, etc. — Le premier chœur et la plupart des ensembles en finale sont plutôt dignes d'une scène de vaudeville. — Enfin, il faut bien signaler, au second acte, un malencontreux et incommensurable duo entre Lorédan et Malipieri. Vulgaire de style, vide d'idées musicales, plat de déclamation, affligeant de longueur, on ne sait pourquoi M. Auber l'a placé là, à moins que ce ne soit pour faire un pendant au fameux duo entre Nourrit et Levasseur qui, malgré le talent de ces deux éminents artistes, faillit compromettre la première représentation de *Gustave*.

Après cette juste part donnée à la critique, il est bien doux d'avoir à louer avec la même franchise et plus abondamment. Le chœur de la *brise*, célébré si longtemps d'avance, a été trouvé digne de toute sa réputation. C'est un effet charmant, et dont on aurait même pu user moins brièvement sans craindre de fatiguer.

Parmi les applaudissements exclusivement destinés au compositeur, il faut compter ceux qui accueillent l'introduction à la scène cinquième du 3^e acte. Lorédan, élu doge, paraît dans toute la pompe de sa nouvelle dignité. A son entrée, éclate la joie du peuple, les drapeaux s'agitent, les cloches résonnent. L'orchestre répond à